



## BANQUE COMMUNE D'ÉPREUVES

Concepteurs : ECOLE DES HAUTES ETUDES COMMERCIALES  
ECOLE SUPERIEURE DES SCIENCES ECONOMIQUES ET COMMERCIALES  
E.S.C.P. – E.A.P.  
E.M. LYON

CODE ÉPREUVE :

75  
Première langue -CCIP

CONCOURS D'ADMISSION DE 2005

---

OPTIONS :

SCIENTIFIQUE, ECONOMIQUE, LETTRES & SCIENCES-HUMAINES, TECHNOLOGIQUE

### PREMIERE LANGUE

SOUS-ÉPREUVE N° 1

ANGLAIS – ALLEMAND - ESPAGNOL

TRADUCTIONS

Durée : 2 h

**Lundi 16 Mai 2005, à 8 heures**

N.B. : Les candidats ne doivent faire usage d'aucun document, dictionnaire ou lexique ; l'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

## ANGLAIS

### TRADUCTION D' ANGLAIS EN FRANÇAIS

His eyes rested for a moment on Hercule Poirot, but they passed on indifferently. Poirot, reading the English mind correctly, knew that he had said to himself: "Only some damned foreigner."

True to their nationality, the two English people were not chatty. They exchanged a few brief remarks and presently the girl rose and went back to her compartment.

At lunch time the other two again shared a table and again they both completely ignored the third passenger. Their conversation was more animated than at breakfast. Colonel Arbuthnot talked of the Punjab and occasionally asked the girl a few questions about Baghdad where, it became clear, she had been in a post as governess. In the course of conversation they discovered some mutual friends, which had the medium effect of making them more friendly and less stiff. They discovered old Tommy Somebody and old Reggie Someone else. The Colonel inquired whether she was going straight through England or whether she was stopping in Stamboul.

"No, I'm going straight on."

"Isn't that rather a pity?"

"I came out this way three years ago and spent three days in Stamboul then."

"Oh! I see. Well, I may say I'm very glad you are going right through, because I am."

He made a clumsy kind of little bow, flushing a little as he did so.

"He is susceptible, our Colonel," thought Hercule Poirot to himself with some amusement. "The train, it is as dangerous as a sea voyage!"

Agatha Christie, *Murder on the Orient Express*, Harper Collins, June 4, 2001

## ANGLAIS

### TRADUCTION DE FRANÇAIS EN ANGLAIS

Arrivé sur l'île fin novembre, il écrivit à Hada une première lettre pour lui dire qu'elle lui manquait, qu'il en souffrait à chaque instant, qu'il ne pourrait pas vivre longtemps si éloigné d'elle, et qu'il était tenté de tout laisser tomber. Dans une deuxième lettre, postée en février 1914, il se plaignait d'être continuellement malade ; à coup sûr, il ne passerait pas sa vie entière dans cette île ! que son épouse ne soit pas surprise si, un jour, elle le voyait revenir ! Mais dans une troisième lettre, écrite en mai, il lui apprenait que le travail, finalement, ne lui déplaisait pas, qu'il s'entendait bien avec Gebrayel, et que celui-ci envisageait de lui confier des responsabilités, en lui doublant son salaire initial. Dans la quatrième, il lui annonça sur un ton euphorique qu'il était devenu le bras droit de son beau-frère, lequel ne pouvait plus se passer de lui ; à présent, son choix était fait, il vivrait à Cuba pour toujours, et il était sur le point de louer un grand appartement au centre de la capitale, tout près des magasins La Verdad – installés à présent dans l'ancienne demeure du général Gómez.

Amin Maalouf, *Origines*, Editions Grasset et Fasquelle, 2004

## ALLEMAND

### TRADUCTION D'ALLEMAND EN FRANÇAIS :

In der achten Klasse nannten mich alle Mädchen Simone, weil ich die gleiche Frisur wie Simone Signoret in dem Film "Thérèse Raquin" hatte. Ich hatte mir den Film dreimal angesehen, und ich hätte ihn mir wegen der Signoret sogar viel öfter angesehen, aber alle Filme wurden immer nur an drei Tagen in unserer Stadt gezeigt, dann wechselte das Programm. Ich war dreimal im Kino, um diesen Film zu sehen, obwohl er ab sechzehn war und ich mir extra die Stöckelschuhe\* meiner Mutter ohne ihr Wissen ausleihen musste, um damenhafter zu wirken und eingelassen zu werden, doch es war nicht allein die Frisur, weshalb man mich Simone rief, die gleiche Frisur unterstrich bloß die Ähnlichkeit.

Als ich später "Die Hexen von Salem" sah, in dem die Signoret eine ganz andere Frisur trug, die mir nicht gefiel und die ich mir nicht machen ließ, wurde ich trotzdem von meinen Freundinnen und Bekannten auf die Ähnlichkeit mit der Schauspielerin angesprochen.

Ich glaube, der Einzige in der Klasse, der nicht von meiner Ähnlichkeit mit der Signoret wusste, war Bernhard, weil der nie ins Kino ging und sie nie gesehen hatte. Seine Familie hatte kein Geld für Kinokarten, und ausgerechnet Bernhard war es, mit dem ich befreundet war.

[...] Kurz bevor ich die Schule verließ, kam er in meine Klasse. Er war sitzen geblieben und ein ganzes Stück älter als wir, da er aus Polen kam, wo er keinen Unterricht gehabt hatte oder jedenfalls nicht den richtigen.

Christoph HEIN  
*Landnahme*  
Frankfurt am Main, Suhrkamp, 2004

\* der Stöckelschuh : la chaussure à talon haut

**N.B.** : On ne traduira pas le titre de l'oeuvre.

**Attention** : D'après l'état actuel de la réforme de l'orthographe en Allemagne, les deux orthographes sont provisoirement admises.

## A L L E M A N D

### TRADUCTION DE FRANÇAIS EN ALLEMAND :

Elle est entrée dans le café, enfin. Des paquets à la main. Radieuse. Si belle. La souplesse de ce corps de danseuse.

— Où étais-tu passée ? Je commençais à être un peu inquiet...

— Oh, excuse-moi... Je me suis attardée, dans des magasins... Une librairie, tout près d'ici...

Il a regardé ce qu'elle avait acheté. Un livre sur Egon Schiele, un autre sur les dessins de Dürer conservés à l'Albertina\*.

— Tu deviens viennoise, à ce que je vois...

— J'essaie, j'essaie... J'adore cette ville...

— Parce que tu viens d'arriver... Moi, tu sais, j'ai pour Vienne des sentiments beaucoup plus ambigus...

— Qu'est-ce que c'est, au fait, ce café ?

— Le Braunerhof ? Mon dernier repaire... Celui où je viens lire le journal, rencontrer les copains de l'orchestre... On peut y déjeuner, aussi, à midi, c'est commode... Tu sais, à Vienne, chaque café a sa personnalité... Et il faut savoir en changer... Le Havelka, par exemple, a perdu tout son charme, depuis quelques années... Maintenant, c'est rempli de touristes, d'étudiants, très bruyants... Le Sperl, lui, est devenu un peu triste... Déserté...

— Eh bien, moi, j'ai découvert un café formidable... Toute seule...

— Toi, Barbara ? Dis-moi...

Guy SCARPETTA

*La suite lyrique*, Paris, Grasset, 1992

\* l'Albertina : die Albertina

**N.B.** : On ne traduira pas le titre de l'oeuvre.

## ESPAGNOL

### TRADUCTION D'ESPAGNOL EN FRANÇAIS :

- Amparo, tienes que entenderlo. Me repugna la sangre, me asquea.
- ¿Cómo voy a entenderlo? Yo me casé con un cirujano, eso es lo que entiendo yo, con un cirujano, y si dejas de ser cirujano, ya te puedes ir a Rusia con tus amigos los comunistas, porque te vas a arrepentir. A mí no me haces pasar por la vergüenza de explicarle a nadie que has dejado de ser médico porque te da asco la sangre. Y no pienso decirle a nadie que ahora quieres ser un simple empleado de pacotilla. Ni hablar, yo no pienso hacer el ridículo de esa forma, ¿te enteras? y no voy a consentir que lo hagas tú.

Durante meses, don Fernando intentó aplacar la ira de su esposa. Continuó ejerciendo la medicina, y le juró que no volvería a hablar del tema.

- No puedo seguir así, Amparo, tenemos que hablar.
- No hay nada de que hablar. Yo no quiero hablar de nada.
- Voy a trabajar en la platería.

Le costó decirlo, pero lo dijo. Y su esposa no lo aceptó, como era de esperar. Trasladó a la torre todas sus cosas y le gritó que no hablaría con él nunca más en la vida.

- En la vida, ¿lo oyes? Nunca más en la vida.

Añadió que no se le ocurriera subir esas escaleras, jamás:

- Jamás so pena de que vengas a decirme que eres médico. Y yo no bajaré mientras tú estés abajo y sigas siendo un contable de pacotilla.

Dulce Chacón  
*La voz dormida*  
Alfaguara, 2004

**N.B.:** On ne traduira pas le titre de l'œuvre.

# ESPAGNOL

## TRADUCTION DE FRANÇAIS EN ESPAGNOL

Le matin Sylvie travaillait à la maison, l'après-midi souvent elle changeait de quartier, elle déjeunait avec une amie, Elsa, Marie. Elle traînait vers le Palais-Royal ou dans le sixième. Deux fois par semaine elle allait chez son analyste dans le onzième. Quand elle rentrait en bus le soir, elle téléphonait à François, qui travaillait quelque part dans un café. Elle espérait toujours qu'ils iraient prendre un verre tous les deux, comme ça au milieu de l'après-midi, ou qu'ils allaient rentrer ensemble, même si ce n'était pas prévu.

- Allô.
- Allô, oui, quoi ?
- C'est moi, je te dérange ?
- Vas-y, dis-moi.
- Je rentre. Est-ce que tu veux qu'on se retrouve dans un café ?
- Non, je n'ai pas le temps.
- Je prends le bus alors ? Je rentre de mon côté ?
- Oui, je ne sais pas à quelle heure je rentre. Dînez sans moi.

Parfois, ils se retrouvaient un quart d'heure au café de Buci ou à celui de la rue du Bac, que François aimait bien. Rarement.

Avant de rentrer, Sylvie passait à la librairie acheter un livre. Dans le bus, elle regardait par la fenêtre, dans le métro son regard allait d'une personne à une autre. Ou elle en profitait pour réfléchir en regardant dans le vague sans être distraite par rien d'autre.

Christine ANGOT  
*Les désaxés*  
Stock, 2004

**N.B.:** On ne traduira pas le titre de l'œuvre.

